



Préface

Le présent ouvrage prend racine sur deux expositions dédiées au travail de l'artiste Bertille Bak. La Criée centre d'art contemporain accueillait la première : « Dark-en-ciel »^{1/}. Bak y dévoilait une nouvelle installation vidéo – *Mineur Mineur* – qui s'emparait d'un sujet récurrent dans son œuvre, le travail à l'ère du néolibéralisme, et l'une de ses manifestations les plus sombres : l'exploitation des enfants dans les mines. Fidèle à sa manière, Bak traite le thème sur un ton faussement candide qui, par le recours à une ironie qui déstabilisa plus d'un·e regardeur·se, manifeste le cynisme du présent. En parallèle et comme en écho, nous, étudiant·es du master Métiers et arts de l'exposition, concevions une exposition intitulée « Le mouton est dans le salon »^{2/}. Elle faisait dialoguer trois projets vidéo plus anciens : la série *Boussa from the Netherlands* (2017), dont les

1/ « Dark-en-Ciel », Rennes, La Criée centre d'art contemporain, 22 janvier-24 avril 2022, commissariat de Sophie Kaplan. L'exposition présentait deux nouvelles productions de l'artiste (*Mineur Mineur* et *This Mine is mine*, 2022) et deux récentes œuvres (*Bleus de travail*, 2020 ; *La Brigada*, 2018-2022). Un recueil de notices des œuvres présentées en 2022 à Rennes est consultable en fin d'ouvrage.

2/ « Le mouton est dans le salon », Rennes, université Rennes 2, galerie Art & Essai, 11 mars-15 avril 2022, commissariat du master « Métiers et arts de l'exposition » (Justine Baraban, Lucie Boismartel, Léa Boyer, Léa Corredig, Anne Cuzon, Thibaut Godard, Chloé Grave, Juliette Kernin, Djeilana Maksuti, Melina Nuñez, Virginia Quadjovie, Soumayatou Samare).

saynètes se déploient autour d’une usine de décorticage de crevettes au Maroc; *Le Hameau* (2014), où les protagonistes sont des chasseurs-débardeurs de la forêt alsacienne; et *Traquenard* (2014), triptyque de dessins animés de pièges et autres leurres, coréalisé avec l’artiste Charles-Henry Fertin. En écho à «Dark-en-ciel», ce projet curatorial cherchait à explorer comment, dans le travail de Bak, se confrontent la réalité de l’exploitation capitaliste et le recours au monde de l’imaginaire enfantin, sa dimension parfois irréelle et fantasmatique. En explorant les ressorts narratifs de la fable, l’exposition soulignait, dans ce que nous nous sommes plu à qualifier de «conte social déchu», la manière qu’a Bertille Bak de recourir à l’artifice et au bricolage qui dissimulent, tout en l’accentuant, une réalité contemporaine tragique.

Là, quelque chose de l’ordre de la représentation des «subalternes», des dominé·es, de celles et ceux qui subissent tout à la fois le mépris et l’exclusion, se fait jour, non sans ouvrir la boîte de Pandore des débats sur la légitimité à «parler pour». Car Bertille Bak est obsédée par les luttes sociales et leurs moyens de représentation. Son travail s’en sert et veut les servir en les donnant à voir. C’est à cet impératif qu’elle subordonne son processus de création, savamment réfléchi et constant dans sa mise en œuvre depuis près de vingt ans. Lors de longues périodes d’immersion, elle côtoie des groupes d’individus unis par un territoire et/ou un appareil productif, évoluant au sein de contextes sociaux fragilisés. Il en résulte un travail vidéo, souvent enrichi de production d’objets et de dessins. À partir d’une observation minutieuse de leur quotidien, et toujours avec leur complicité, Bertille Bak met en scène ces hommes et ces femmes dans des situations s’inspirant du réel qui, parfois, frisent l’absurde. Maîtresse dans l’art de brouiller les pistes, elle opère, à partir de récits de vie qu’elle collecte, des glissements vers la fiction par le truchement d’un langage plastique caractérisé par une esthétique du truchement bricolé et des digressions burlesques.

Lancé et mis en œuvre par le master Métiers et arts de l’exposition, le présent ouvrage cherche à esquisser un faisceau d’interrogations qui nous ont d’emblée occupé l’esprit lors de la préparation de l’exposition «Le mouton est dans le salon». En prévision de sa réalisation, Bertille Bak nous adressa un souhait à la hauteur de sa malice: «Je veux que vous me sabotiez, que vous sabotiez mon travail!» Une gageure pour les étudiant·es dociles que nous étions! Tenter par les textes qui composent cet ouvrage de mettre au jour les failles et les contradictions – nombreuses! – qui hantent son travail, mais aussi sa réception, n’est pas chose aisée.

Quid par exemple du portrait sans cesse réitéré de l’artiste dépeinte en ethnographe pour qualifier son œuvre? L’analogie reste-t-elle pertinente et juste? Sinon, quelle confusion manifeste-t-elle dans un monde d’images où l’on peine à distinguer le réel et sa représentation? Comment, à l’heure de la peur panique que soulève le déferlement des *fake news* et des *réalités alternatives*, l’analogie au genre du documentaire s’entremêle-t-elle à la fiction dans son travail? Pour quelles fins? Comment parler pour les subalternes, les représenter? Être soi-même petite-fille de mineur suffit-il? Se décrivant dans les pages qui suivent comme une «Amélie Poulain débarquée dans un Bienvenue chez les Ch’tis âpre», Bak ne s’empêtre-t-elle pas dans les pièges qu’elle façonne? Ne reprend-elle pas d’une main ce qu’elle dénonçait de l’autre en pourfendant l’exploitation du monde capitaliste auquel celui de l’art contemporain reste dans sa grande majorité inféodé? Marx dans l’ombre de Pinault? Autant de questions qui ont nourri nos réflexions et auxquels, de diverses manières, les textes qui suivent tentent, sinon de répondre, d’esquisser d’autres questions, stimulées par une œuvre foncièrement ambivalente.

Le titre même de ce recueil – *Faux et usage de faux* – enfonce le clou. Façonné par l’artiste, il voile et dévoile en même temps le paradoxe central de son travail. En ajoutant une strate à son

addiction pour les titres *jeux-de-mots* – Duchamp n’est jamais loin de Bak –, elle nous confiait d’ailleurs : « Le deuxième faux peut être entendu comme l’outil de la faucheuse. » Une vieille lune : l’artiste ne s’entiche pas du vrai, elle représente le monde. En ce sens, Bertille Bak persiste et signe. Comme Buster Keaton, comme Charlie Chaplin, elle joue les illusionnistes. Le ton de certains des essais qui composent ce volume acte cela. Plus ou moins consciemment, l’écriture se constitue comme une démarque de l’espièglerie et de la fausse candeur présentes au sein des œuvres.

En s’éloignant des conventions de l’essai universitaire, la contribution partielle et partielle rédigée à quatre mains par Baptiste Brun, historien de l’art, et Sophie Kaplan, curatrice, dresse un panorama de l’œuvre en cherchant à désosser la machinerie Bertille Bak. Les auteur·ices y scrutent les formes récurrentes qui trahissent une méthode de travail, relevant méticuleusement les trucages et autres leurres qui fondent l’esprit de supercherie traversant l’ensemble. L’éloge de la lenteur qui caractérise la manière de faire de l’artiste, son amour des cultures populaires et son rapport aux luttes sociales y sont plus particulièrement abordés.

Dans son entretien avec Laurent Jeanpierre, Bertille Bak, généralement avare de sa parole, exprime sa réticence à se soumettre à l’exercice de l’exégèse de son travail, comme si elle redoutait finalement cette mise à nu de ses « secrets » et ressorts. Elle y exprime ses doutes et confesse un rapport conflictuel à la légitimité. Face à elle, le sociologue tente de souligner le caractère foncièrement paradoxal de sa démarche, par définition inconfortable. Un art qui s’intéresse à la représentation des invisibles, en prise plus ou moins directe avec le genre du documentaire et les pratiques militantes, oscille sans cesse entre populisme et misérabilisme, tentant de négocier une autre voix/voie pour stimuler l’imaginaire, ici désigné comme foncièrement politique.

Un autre problème inhérent à la pratique de Bertille Bak est celui de son assignation au statut d’artiste-ethnologue, qu’elle récuse. La contribution de Monique Jeudy-Ballini met en lumière l’ambiguïté d’une création fondée sur l’observation et l’immersion dans une communauté donnée. À notre demande, l’anthropologue a travaillé sur les vidéos présentées lors de l’exposition « Le mouton est dans le salon ». La reconfiguration du réel à laquelle y procède l’artiste au profit de son art l’éloigne de fait de tout souci d’objectivation. Cette « ethnographie cousue de fil blanc » n’en reste pas moins le lieu d’un faire ensemble où s’exprime quelque chose de la vérité propre aux groupes avec lesquels Bak œuvre.

Par le recours au genre de la fable philosophique qu’il emprunte à Günther Anders, et en écho à la vidéo *Bleus de travail* (2020), le philosophe Christophe David fait dialoguer deux pigeons perchés sur un fil électrique. Ils y discutent de colombophilie, de la fable comme dispositif ou appareil de compréhension du monde et de ce que peut la représentation. Plus largement, à l’exemple de Bak, le philosophe joue, procède à une forme de mise en abyme où interprétation et affabulation participent d’un même élan, d’un même désir de mieux saisir la complexité du réel.

Enfin, en partant du postulat qu’une démarche artistique est imprégnée de la personnalité, du parcours et des préoccupations profondes de son auteur·ice, la joyeuse contribution de l’artiste Jean-Marc Chapoulie vise à resituer le travail de Bertille Bak au regard de ses origines prolétaires et de ses références (son intérêt pour l’illusionnisme, entre autres), mettant ainsi en évidence le tiraillement perpétuel entre culture populaire et culture savante qui le traverse.

Un ensemble de notices traitant des œuvres présentées lors des deux expositions rennaises – pensées et écrites par des étudiantes et étudiants de notre promotion – constitue une forme de répertoire pour garder mémoire de leur sororité et, nous l’espérons, pour motiver d’autres projets curatoriaux.